



Exils «Cœurs perdus», les vestiges des jours en trois courts métrages

Du mélodrame au documentaire animé à l'aquarelle, conjuguant charme et poésie, un programme jeune public réunit trois récits sur le thème de l'exil à l'initiative du studio des Ursulines.

Par Sandra Onana

Publié le 10/09/2024 à 17h41



On est à Saïgon en avril 1975, à l'aube de la prise de la ville par les forces nord-vietnamiennes. Un tournant qui marquera la fin de la guerre du Vietnam, et le début de la réunification du pays sous un seul régime communiste. On est aussi dans les souvenirs de jeunesse pastel de Jeanne, née en 1959, sexagénaire aujourd'hui, dont la voix off ravive tout un paradis de sensations d'enfance. S'ébrouent donc à l'écran les images d'un bonheur longtemps préservé de la guerre qui gronde aux portes : il y a la luxuriance des jardins dans le cocon bourgeois qui l'a vue naître, la magie des moments passés au club hippique sur le dos d'une jument adorée, le faste des fêtes et processions traditionnelles dans les rues. Tout cela évoqué à traits radieux dans le documentaire animé à l'aquarelle d'Elsa Duhamel, dans un doux fracas de couleurs pour mieux restituer ensuite la déflagration et l'arrachement que représentera l'exil pour la fillette. Boutée hors de son Eden, Jeanne est contrainte de fuir jusqu'en France parmi la première vague de boat people.

Illusions pas encore perdues

Bach-Hông est l'un des trois courts métrages réunis à l'initiative du studio des Ursulines (récemment lancé dans la distribution), dans un programme à destination du jeune public et thématiqué autour du déracinement. A la douceur de vivre en péril de ce premier segment tout en lavis mauves et orange, répond l'émotion à l'os du film de Saïd Hamich Benlarbi le Départ (plus récemment auteur du beau long

métrage la Mer au loin, découvert à la Semaine de la critique à Cannes cette année). L'histoire est celle d'un gamin marocain contraint de choisir entre ses deux parents pour suivre son père en France. En France ! Terre promise d'un avenir meilleur, que tout le monde semble vouloir offrir au petit Adil sans trop le prévenir de ce qu'il lui en coûtera. A savoir les bras d'une mère en larmes, qui renonce à ses droits parentaux pour le bien de son fils, ravalant son chagrin et le cajolant une dernière fois avant de laisser la France l'avaler. Il s'agit d'un mélo, au sens le plus noble du genre, et donc un chemin de tendresse vers des émotions qui déchirent en même temps qu'elles gonflent le cœur. C'est aussi un portrait de copains en bande, avec un chiot dans les bras, des illusions pas encore perdues dans les yeux, la conscience d'être innocents pour la dernière fois.



Pays natal

Le dernier croquis d'exil, le plus naïf et adressé aux plus petits (on regrette un peu d'y voir l'idéal du « bon migrant » en majesté), est celui d'un immigré iranien installé à Paris dans le film d'animation *A cœur perdu* de Sarah Saidan. Caissier de supermarché, d'une gaieté à toute épreuve malgré le racisme qui le cible chaque jour, celui-ci subit une agression au couteau et découvre à l'hôpital qu'il n'a pas de cœur. A croire qu'il l'aurait laissé au pays natal... L'argument surnaturel pour exprimer les maux des corps de réfugiés convoque le souvenir d'un long métrage sorti l'an dernier, *Dirty Difficult Dangerous* du Libanais Wissam Charaf – histoire d'amour entre une domestique éthiopienne et un survivant de guerre syrien dont le corps se change en métal. Du cinéma à cœur ouvert, comme ces trois films tricotés de rêves et de douleurs.

Cœurs perdus (57 min) avec Bach-Hông d'Elsa Duhamel (2019), le Départ de Saïd Hamich Benlarbi (2020), A cœur perdu de Sarah Saidan (2022).